

4è dimanche ordinaire C

Pendant cette eucharistie, Jésus nous enseigne, comme Il enseignait dans la synagogue de son village natal.

Aurons-nous assez d'humilité pour l'écouter dans la foi, même s'il cache sa majesté sous les dehors d'un prêtre ou d'un sermon qui ne nous reviennent pas (évangile et première lecture) ?

Que, du moins, nous l'écoutions aujourd'hui à travers Paul, le génial, qui nous chante sa magnifique hymne de l'amour (deuxième lecture).

Lecture du livre de Jérémie (1, 4-5. 17-19)

Le Seigneur m'adressa la parole et me dit :
"Avant même de te former dans le sein de ta mère,
je te connaissais ;
avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ;
je fais de toi un prophète pour les peuples.

Lève-toi, tu prononceras contre eux
tout ce que je t'ordonnerai.

Ne tremble pas devant eux,
sinon, c'est moi qui te ferai trembler devant eux.
Moi, je fais de toi aujourd'hui une ville fortifiée,
une colonne de fer, un rempart de bronze,
pour faire face à tout le pays, aux rois de Juda et à
ses chefs, à ses prêtres et à tout le peuple.
Ils te combattront, mais ils ne pourront rien contre
toi, car je suis avec toi pour te délivrer.
Parole du Seigneur."

Ce texte contient toute une théologie, toute une spiritualité de la VOCATION.

Il ne concerne pas que les vocations extraordinaires (sacerdoce, vie religieuse, appels particuliers), mais aussi un témoignage auquel est appelé tout chrétien, de par son baptême.

1. On ne s'appelle pas, on est appelé : Avant que tu viennes au Jour... je t'ai consacré... je fais de toi un prophète... lève-toi. Le mot vocation vient du latin vocatio : appel. Pour certains, comme Jérémie dont il est ici question, c'est une véritable "prédestination" : Avant même de te former dans le sein de ta mère. Leur vocation est comme inscrite dans leur destinée. Pour d'autres, c'est un appel de l'Eglise, alors qu'ils n'y pensaient guère ; pour saint Ambroise, par exemple, appelé à être évêque de Milan, alors qu'il en était le préfet civil. Mais c'est toujours un appel, une grâce ; jamais un droit, un acquis. Qu'à tant de dignité corresponde une égale humilité !

2. Cet appel est toujours le fruit d'un amour de Dieu :

« Je te connaissais », mot biblique qui n'a rien d'intellectuel ; on pourrait le traduire par :
je t'aimais de part en part.

3. L'appel implique une mise à part.

C'est le sens du mot je t'ai consacré. Entièrement à Dieu, l'appelé vivra avec lui une intimité toute particulière. Séparé des autres, il connaîtra des moments de solitude, d'incompréhension.

4. L'appelé parle et agit au nom de Dieu. Il est prophète, mot à mot : celui qui parle pour. Il est le porte-parole de Dieu : tu prononceras tout ce que je t'ordonnerai.

5. Ce rôle n'est pas toujours douillet :

ils te combattront. Jérémie veut échapper à l'appel (lire sa dérobade dans le texte complet de la bible).

Mais Dieu le menace : sinon... et l'encourage plus encore : *Tu devras faire face aux chefs et aux prêtres. Ne tremble pas, je te fortifierai, je suis avec toi.*

Ce texte introduit au combat du Christ pendant son ministère, et dont l'épisode Nazareth, dans l'évangile, sera la tragique annonce.

D'autres éléments sur la vocation seront donnés dimanche prochain dans la vocation d'Isaïe et dans celle des disciples de Jésus.

Psaume 70 [71]

Sans fin je proclamerai ta victoire et ton salut.

Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance,
mon appui dès ma jeunesse.

Toi, mon soutien dès avant ma naissance,
tu m'as choisi dès le ventre de ma mère.

Pour beaucoup, je fus comme un prodige ;
tu as été mon secours et ma force.

Je n'avais que ta louange à la bouche,
tout le jour, ta splendeur.

Ma bouche annonce tout le jour
tes actes de justice et de salut.
Mon Dieu, tu m'as instruit dès ma jeunesse,
jusqu'à présent, j'ai proclamé tes merveilles.

Si haute est ta justice, mon Dieu,
toi qui as fait de grandes choses :
Dieu, qui donc est comme toi ?
Tu seras ma louange toujours !

Cette prière d'un éprouvé, Jésus l'a faite sienne, exprimant à son Père sa confiance et son abandon, ainsi que sa ferme assurance en l'heureuse issue de sa mission. Faisons-la nôtre.

Oui, je crois en ton appel, Seigneur, toi qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, toi qui m'as instruit dès ma jeunesse.

Tu es, Seigneur, mon espérance, mon roc solide, mon rempart sûr.

Malgré les épreuves et les humiliations, tu as décidé de me sauver.

Tu m'as déjà sauvé, en Christ.

Aussi, je proclamerai ta victoire et ton salut (antienne) ; aussi, tout le jour, mais surtout pendant cette eucharistie, je proclame, j'annonce tes merveilles.

**Lecture de la première lettre de saint Paul
Apôtre aux Corinthiens (12,31 - 13,13)**

Frères, parmi les dons de Dieu, vous cherchez à obtenir ce qu'il y a de meilleur.

Eh bien, je vais vous indiquer une voie supérieure à toutes les autres.

J'aurais beau parler toutes les langues de la terre et du ciel, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante

J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, et toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien.

J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien.

L'amour prend patience ;

l'amour rend service, l'amour ne jalouse pas ;

il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil ;

il ne fait rien de malhonnête ;

il ne cherche pas son intérêt ;

il ne s'emporte pas ;

il n'entretient pas de rancune ;

il ne se réjouit pas de ce qui est mal,

mais il trouve sa joie dans ce qui est vrai ;

il supporte tout, il fait confiance en tout,

il espère tout, il endure tout.

L'AMOUR NE PASSERA JAMAIS.

Un jour, les prophéties disparaîtront, le don des langues cessera, la connaissance que nous avons de Dieu disparaîtra.

En effet, notre connaissance est partielle, nos prophéties sont partielles.

Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra.

Quand j'étais un enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant.

Maintenant que je suis un homme, j'ai fait disparaître ce qui faisait de moi un enfant.

Nous voyons actuellement une image obscure dans un miroir ;

ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement, ma connaissance est partielle ;

ce jour-là, je connaîtrai vraiment, comme Dieu m'a connu.

Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité.

Voici le sublime sommet de ces trois méditations sur les dons de Dieu.

Après les avoir énumérés, approuvés, canalisés aussi (voir 2e et 3e dimanches), Paul élève le débat : Eh bien ! Comme s'il se rengorgeait : je vais vous indiquer une voie supérieure à tous ces dons - ce qu'il y a de meilleur !

Pour se faire comprendre, il reprend une partie des dons énumérés.

Du moindre il passe au plus valable : du parler en langues à celui de prophétie, puis aux dons de science et de connaissance, et jusqu'à la foi à transporter les montagnes. Il joue alors du contraste : si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, c'est creux, ce n'est que tintamarre de cuivre, de cymbale, il n'y a rien dedans, je ne suis rien. Même ce qui paraît être le signe le plus manifeste de l'amour, comme distribuer toute ma fortune, me faire brûler vif - s'il manque l'amour, ce n'est que besoin de me faire valoir, superbe mépris ou haute performance ; alors cela ne me sert à rien.

Et il enchaîne. Sans jamais dire explicitement ce qu'est l'amour, il utilise quinze verbes qui, tous, montrent l'amour en action. Tantôt sous l'aspect positif : l'amour prend patience, rend service - tantôt sous l'aspect négatif d'absence de tare : l'amour ne jalouse pas... ne tient pas rancune... Les mots : il supporte tout, fait confiance en tout, espère tout... risquent le malentendu ; effectivement, l'amour ne doit pas tout supporter, l'injustice faite à l'innocent par exemple ; il ne doit pas faire bêtement confiance au gangster, ni espérer n'importe quoi. Paul pense ici à un amour si patient, si confiant en l'homme qu'il ne laissera jamais tomber le frère, mais cherchera à le porter envers et contre tout. Voyez ce tout, le contraire du "jusque-là" qui mesure, calcule.

Enfin, Paul donne le dernier et majestueux coup d'aile : il chante l'amour en sa pérennité : il ne passera pas. C'est vrai, tout passe, et même ces manifestations de l'Esprit, ces dons donnés pour une Eglise terrestre, transitoire. Ils finiront avec elle. Tout cela est partiel, provisoire, et fera place au définitif comme l'enfant passe à l'homme fait. Ma connaissance de Dieu est aujourd'hui partielle, elle ressemble à l'image obscure que renvoyaient les miroirs bosselés d'alors ; cette vue par lumière indirecte sera remplacée par le face à face avec Dieu.

Le dernier verset surprend avec la triade inattendue : foi, espérance, charité. Quoi qu'il en soit de l'interprétation de détail, ce verset final rehausse les trois, bien au-dessus de tous dons déjà énumérés. On appelle ces trois "vertus théologiques" parce qu'ils ont un rapport direct avec Dieu ; les autres dons sont rangés dans les "vertus morales", parce qu'ils concernent plutôt l'homme. Mais des trois dons supérieurs, assurément la charité est encore le plus grand.

Sans aucun doute une des pages les plus belles de Paul, et même de la littérature mondiale. De tout temps, on lui a donné le nom spécial d'hymne à l'amour. Quel envol, quel balancement, quel feu ! Le coeur consent, il s'élève, enflammé par ces versets incandescents.

Mais ne remarquons-nous pas que le chant nous prend aussitôt par les pieds pour nous faire redescendre et

nous interdire de rêver ? Quinze verbes pour agir ! Et pas d'accusation de "l'autre" qui ferait bien de s'en inspirer d'abord. C'est moi qui suis touché par tant de flèches.

Saurai-je chanter cette hymne avec ma vie ?

Qu'est-ce donc que cet amour pour lequel Paul a choisi un mot rare : agapè, de préférence à éros (amour-passion) et à philè (amitié) qui lui paraissaient trop bas et trop usés ? Et encore charge-t-il cette agapè d'une signification toute nouvelle !

Agapè est l'amour pour le frère, sans aucun doute : il patiente, il ne s'irrite pas. Mais les qualités de cet amour sont telles qu'il n'est qu'un épanouissement de notre amour pour Dieu. Amour qui n'est à son tour que l'épanouissement de l'amour de Dieu pour nous. Il est grâce ; don de tous les dons ; c'est le meilleur, le plus grand.

Devant tant de richesse, le traducteur est désolé de n'avoir pour mots français correspondants que amour et charité, eux aussi usés et dévalués. On ne traduit bien cette agapè qu'en la réalisant.

Acclamation Alléluia, Alléluia.

De l'Orient à l'Occident, parmi toutes les nations, on reconnaîtra le salut de notre Dieu. Alléluia.

Évangile selon saint Luc (4, 21-30)

Dans la synagogue de Nazareth, après la lecture du livre d'Isaïe, Jésus déclara :

“Cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit.”

Tous lui rendaient témoignage :
et ils s'étonnaient du message de grâce qui sortait de sa bouche.

Ils se demandaient ;
“N'est-ce pas là le fils de Joseph ?”

Mais il leur dit :
*“Sûrement vous allez me citer le dicton :
'Médecin, guéris-toi toi-même.*

Nous avons appris tout ce qui s'est passé à Capharnaüm : fais donc de même ici dans ton pays !”

Puis il ajouta :
“Amen, je vous le dis, aucun prophète n'est bien accueilli dans son pays.

En toute vérité, je vous le déclare :
au temps du prophète Élie, lorsque la sécheresse et la famine ont sévi pendant trois ans et demi, il y avait beaucoup de veuves en Israël ; pourtant Élie n'a été envoyé vers aucune d'entre elles, mais bien vers une veuve étrangère, de la ville de Sarepta, dans le pays de Sidon.

Au temps du prophète Élisée, il y avait beaucoup de lépreux en Israël ; pourtant aucun d'eux n'a été purifié, mais bien Naaman, un Syrien.”

À ces mots, dans la synagogue, tous devinrent furieux. Ils se levèrent, poussèrent Jésus hors de la ville, et le menèrent jusqu'à un escarpement de la colline où la ville est construite, pour le précipiter en bas.

Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin.



Contexte

Jésus, après son baptême, a d'abord séjourné à Capharnaüm.

Le voilà qui vient à Nazareth, son village natal.

C'est une espèce de première messe tardive.

Les compatriotes se réjouissent d'abord, flattés de ce que l'un des leurs devienne célèbre.

Selon la coutume, on le prie de lire et de commenter la sainte Ecriture.

Dimanche dernier, nous entendions Jésus lire le célèbre passage messianique du livre d'Isaïe qu'on gagnera à relire pour mieux comprendre la suite. Et Jésus de commenter : Aujourd'hui, cette parole s'accomplit.

Le discours de Jésus semble recevoir un accueil

favorable : tous lui rendaient témoignage, ils l'approuvent.

Un message de grâce, quelque chose de particulier qui vient de Dieu, sort de sa bouche.

Mais, déjà, ils s'étonnent. Lorsqu'ils réalisent qu'effectivement Jésus se dit le Messie en s'appliquant la parole d'Isaïe : *aujourd'hui, elle s'accomplit* - ils s'étonnent.

Leur esprit étroit et leur cœur mesquin n'admettent pas cette prétention inouïe de Jésus.

Comment il n'est que le fils de Joseph ! En quelques instants, le lait a tourné.

Jésus dit tout haut ce qu'ils pensent tout bas :

Tu veux jouer au médecin chez-nous ?

Commence par te guérir toi-même.

Vois ce que tu es, fils de Joseph !

Perce encore le dépit de ce qu'il ait préféré Capharnaüm : pourquoi ne fais-tu pas de même ici dans ton pays ?

Ils voudraient des prodiges, des guérisons qui rendraient leur trou célèbre.

Mais Jésus n'en fera pas, ils le refuseraient encore : car eux veulent des avantages, lui des remises en question, des guérisons du cœur.

Vraiment, le fait bien connu se réalise une fois de plus : *aucun prophète n'est bien reçu dans son pays.*

Les esprits s'échauffent, tous deviennent furieux, ils se lèvent, poussent Jésus hors de la ville... pour le précipiter d'un escarpement de la colline.

Luc a intentionnellement placé ce récit au début du ministère de Jésus pour en faire comme le résumé de ce qui va suivre.

Une véritable tête de chapitre.

Effectivement, Jésus, un peu partout, sera, comme à Nazareth, d'abord accueilli dans l'enthousiasme puis, quand il décevra les attentes, naîtront les doutes qui se développeront en disputes haineuses, jusqu'à ce que les pharisiens poussent Jésus hors d'une autre ville, Jérusalem, pour le faire mourir.

Ici, les choses et les personnes deviennent des symboles.

Le message de grâce est le sermon-type fait de Bonne Nouvelle et d'interpellation.

La synagogue est le symbole du judaïsme auquel, d'abord, est annoncé cette Bonne Nouvelle et qui la refusera.

L'aujourd'hui vaut pour Nazareth, pour chaque jour du ministère du Christ, pour l'Eglise à travers les siècles, pour... aujourd'hui, pour moi.

De plus, que Luc a écrit son évangile à une époque où la jeune Eglise était déjà en butte aux persécutions de la Synagogue.

on comprend alors encore mieux ce récit par lequel il dit à ses contemporains :

Tenez bon, Jésus a subi le même sort de la part de la même Synagogue.

Et puis, *ne craignez pas de vous adresser désormais aux païens.*

Jésus l'a fait lui-même !

Il a préféré séjourner dans la ville douanière de Capharnaüm plutôt qu'à Nazareth ;

il s'est autorisé pour cela du prophète Elie préférant la veuve étrangère, païenne aux veuves en Israël - tout comme son disciple, Elisée purifiera de sa lèpre Naaman le Syrien, plutôt que les nombreux lépreux en Israël.

Et l'histoire continue.

Combien de baptisés passent à côté de l'Eglise et n'acceptent plus son message, sous le prétexte nazaréen qu'elle ne vaut pas mieux que les autres, que les curés ceci et qu'un tel cela...

L'Europe, spirituellement fatiguée et désabusée, n'estime plus ses chances chrétiennes qui semblent passer aux jeunes Eglises dynamiques du Tiers-monde.

Et moi, ai-je la disponibilité voulue pour accueillir le Christ ?

Je suis bien d'accord.

Moi aussi, je rends témoignage quand l'Eglise annonce la Bonne Nouvelle ;

mais si ces paroles m'interpellent, me coincent, si Jésus ne réalise pas mes attentes particulières, s'il me déçoit, s'il n'intervient pas à mon gré ? ...

Ah ! que je ne manque le message de grâce par suffisance et egoïsme !

Seigneur, donne-moi cette attitude d'accueil que chantait, dans la deuxième lecture, l'hymne de l'amour : l'amour ne jalouse pas... il ne se gonfle pas d'orgueil... ne cherche pas son intérêt il ne s'emporte pas... il trouve sa joie dans ce qui est vrai.

Homélie du Père Jacques Fournier (2007)

Pour présenter le ministère de Jésus, chaque évangéliste suit un plan qui lui est propre et, pour chacun, il le commence par l'un ou l'autres de événements qui seront significatifs de la Bonne Nouvelle qu'annonce Jésus.

Saint Matthieu commence par la proclamation du Royaume, en paroles et en actes : les Béatitudes et le sermon sur la montagne, à l'instar de la proclamation de la Loi au Sinaï. Saint Marc montre, en une journée passée à Capharnaüm, les différents aspects du ministère de Jésus. Le récit de saint Jean s'ouvre par une semaine inaugurale qui s'achève le jour de Cana où les disciples voient la gloire de Jésus.

Par le récit des faits qui se sont déroulés à la synagogue de Nazareth, saint Luc laisse présager le refus du Peuple à l'égard de Jésus et le transfert hors d'Israël, ou plutôt l'élargissement, du salut que le Christ apporte aux hommes.

LA PERSPECTIVE DE LUC

Il est à noter que la venue de Jésus à la synagogue de Nazareth n'est séparée de la Tentation que par deux versets laconiques : " Alors Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée et sa renommée se répandit dans toute la région. Il enseignait dans leurs synagogues et tous disaient sa gloire " (Luc 2. 15).

Dimanche dernier, nous avons lu la première partie de ce récit. Dans le cadre de la prière, le jour du Sabbat, il reçoit le livre d'Isaïe pour faire la lecture et y trouve le passage où il est écrit : " L'Esprit du Seigneur est sur moi." Jésus proclame - et c'est là que commence la lecture de ce quatrième dimanche - : " Cette parole de l'Ecriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit."

Cette proclamation provoque des réactions qui vont progressivement se modifier. " Tous lui rendaient témoignage." (verset 22) Le premier mouvement est favorable. Ils reconnaissent qu'il prononce des paroles de grâce. Saint Luc l'avait noté. N'est-il pas le fils de Marie "pleine de grâce" ? Son enfance n'a-t-elle pas été une croissance sans obstacle de la grâce en Lui. (Luc 2. 52)

Puis, quelques doutes s'inscrivent dans leurs réactions : " Ils s'étonnaient des paroles de la grâce qui sortaient de sa bouche." (v. 22) En quelques phrases, nous passons de l'approbation unanime au rejet, allant jusqu'au désir de meurtre.

De la manière dont est rédigé le récit de l'événement, on ne peut s'empêcher de trouver la conduite de

Jésus provocatrice. En fait, il veut clarifier les pensées et les doutes de ses auditeurs. Après un élan initial, les habitants de Nazareth perdent leur enthousiasme admiratif au nom d'un certain réalisme. Comment le fils de Joseph peut-il se dire marqué par l'onction de l'Esprit-Saint ? Et le ton monte. Pour qui se prend-il ? C'est un prétentieux délirant, un fou ou un imposteur. Même les proches de Jésus veulent s'emparer de lui, car ils disaient : "Il a perdu la tête." (Marc 3. 21)

Cette question traversera tout l'Évangile. Elle est venue jusqu'à nous. Pour beaucoup de nos contemporains, les vérités essentielles de la Foi et de la Bonne Nouvelle sont déconcertantes, voire provocantes. « L'Église, pour qui se prend-elle ? »... Elle devrait mieux adapter sa doctrine et sa pensée, pour être en phase avec la religiosité d'avenir.

Il est utile de lire saint Luc à la lumière des passages parallèles des deux autres synoptiques. Le scepticisme et l'absence de foi des habitants de Nazareth s'y expriment plus nettement chez saint Matthieu (Mt. 13. 53 à 58) et chez saint Marc (Mc. 6. 1 à 6). Il leur donne une autre perspective qui est toute paulinienne. L'Évangile porté par Jésus a échoué dans sa patrie; il devra être annoncé ailleurs.

Ce constat commande le plan de toute l'œuvre de saint Luc, Actes des Apôtres y compris. Il commence avec l'annonce à Zacharie dans le Temple de Jérusalem. Il en est ainsi dans l'Évangile de l'enfance. Les pauvres (les bergers) et les païens (les mages) reconnaissent, les puissants refusent (Hérode et sa cour). Et cela s'achève avec l'arrivée de Paul à Rome, au centre de l'empire païen. (Actes 28. 14) Là aussi Isaïe est cité, là aussi il y a contradiction. "Les uns furent convaincus et d'autres refusaient de croire." (Actes 28. 24)

Il nous faut, nous aussi, assumer le fait que la pensée de Dieu ne fera jamais l'unanimité. Mais ce n'est pas une raison pour nous replier dans une « forteresse de certitudes ». La plus grande connaissance de Dieu passe d'abord et toujours par la charité. (1ère Corinthiens 4. 13)

LA "MANIÈRE DE FAIRE" DE DIEU

Saint Luc rejoint ainsi les paroles de saint Paul aux Corinthiens dont il a partagé le ministère. Par delà l'espérance et la foi, toute l'action de Dieu doit se lire à la lumière du regard que Dieu nous porte qui n'est pas un regard humain, si admiratif soit-il des dons que nous avons reçus. " Nous voyons actuellement à travers un miroir et de manière diffuse" selon le traduction mot à mot du texte grec. (1ère aux Corinthiens 13. 12) A Nazareth, ils ne voient pas celui dont parlait Isaïe, mais seulement le fils de Joseph, leur compatriote. Ils voient « au travers un miroir et de manière diffuse. » Nos contemporains aussi.

Peut-être les gens de Nazareth oublient-ils également la manière de faire qui est propre à Dieu ? Dieu ne choisit pas les notables. Il ne les refuse pas s'ils acceptent de devenir, aussi et à leur place, des

pauvres en esprit, c'est-à-dire, dépouillés de leurs seuls points de vue humains et personnels. Quand Dieu vient, il vient dans l'humilité de la pensée et de l'agir. Le fils du charpentier ne peut être un envoyé de Dieu. Ce n'est pas digne de Dieu, pensent-ils.

Mais le réflexe humain confond toujours la puissance et le tapage.

Le deuxième malentendu entre Jésus et ses auditeurs déconcertés est la mise en demeure d'opérer pour les siens les mêmes miracles qu'il a réalisés pour d'autres vingt kilomètres plus loin. Cette sommation de faire des miracles rappelle la tentation par le diable : "Si tu es le fils de Dieu, ordonne ..." (Luc 4. 3)

Elle annonce les défis lancés au Christ : " Si tu es le roi des Juifs, sauve toi-même." (Luc 23. 37) A Nazareth, Jésus "débusque" cette pensée : " Vous allez me dire, fais donc de même ici dans ton pays." Ils estiment qu'ils possèdent une priorité sur Jésus. C'est l'inverse d'une attitude de foi.

L'UNIVERSELLE LIBERTÉ DE DIEU

Celui qui pense posséder des droits sur Dieu, ne trouvera jamais Dieu. Jésus apprécie l'audace de toutes les demandes, celle de la Cananéenne pour la guérison de sa fille, ou celle de Thomas « Montre-nous le Père. » Mais il sait discerner entre l'insistance qui naît de l'humilité et l'assurance qui naît de l'orgueil.

Pour cela, il va donner aux habitants de Nazareth deux exemples d'action divine en faveur des païens alors que le Peuple d'Israël semble en être exclus, comme eux à Nazareth. Ces exemples se rattachent à deux prophètes très liés l'un à l'autre : Elie et Elisée. Ils avaient parlé et agi non loin de la Galilée, dans le Royaume du Nord. Les auditeurs de Jésus ne pouvaient pas être frappés plus directement par le rappel de leurs miracles, d'autant qu'ils ne peuvent mettre en doute leur titre de Prophète puisqu'Elie était marqué comme devant être présent aux jours du Messie.

Il ne faudrait donc pas imaginer Elie et Elisée comme traîtres ou indifférents au sort d'Israël. Elie promet à la femme de Sarepta une nourriture inépuisable "au nom du Seigneur Dieu d'Israël". (1er livre des Rois 17. 14). Quand Naaman a été guéri de la lèpre en obéissant à l'ordre d'Elisée, il professe sa foi : " Maintenant, je sais qu'il n'y a pas de Dieu sur toute la terre si ce n'est en Israël." (2 Rois 5. 15). Il emporte même un peu de terre d'Israël pour que les sacrifices qu'il offrira désormais à Dieu soient légitimes.

Si les deux autres Synoptiques, saint Matthieu et saint Marc, mentionnent seulement le manque de foi des habitants de Nazareth, saint Luc fait suivre immédiatement le rejet de Jésus par la violence, une tentative de meurtre. La logique spirituelle de l'Évangile est bien mise en lumière par lui.

Le refus de la foi enferme dans les ténèbres et ne peut que faire désirer l'élimination de celui qui vous

scandalise. Saint Luc l'a expérimenté plusieurs fois avec saint Paul durant leurs voyages missionnaires. Il est très proche de saint Jean qui souligne cette volonté progressive d'élimination de Jésus par les chefs juifs, en particulier dans les semaines qui précèdent l'arrestation.

Il en est de même pour la liberté souveraine de Jésus. C'est lui qui donne sa vie à son Père. Il n'est pas suicidaire. On le traîne "hors de la ville" sur "une colline" comme sur un Golgotha prématuré hors de Jérusalem. "Il passe son chemin..." (Luc 4. 30) Il est libre au milieu d'eux.

Dans l'évangile de saint Luc, nous saurons vite que ce chemin est celui qui le conduit à Jérusalem, à la Passion et à la Résurrection. (Luc 6. 51 et suivants) Sa mort est un mystère dont le dernier mot est en Dieu. "Il est passé en faisant le bien." (Actes 10. 38)

DEUX AUTRES NOTATIONS

Nous avons surtout développé la signification de l'épisode de la synagogue. Mais nous pourrions tout autant partir de deux autres notations : l'aujourd'hui de Dieu et l'hymne à l'amour.

L'aujourd'hui de Dieu

"Aujourd'hui" est un mot que saint Luc aime bien et qu'il emploie aux grands moments de l'existence de Jésus. "Aujourd'hui vous est né un Sauveur. " chante l'ange aux bergers de Bethléem. "Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis", affirme Jésus crucifié au bandit repentant en toute dernière minute. (Luc 23. 43). "Aujourd'hui, cette parole s'accomplit." proclame-t-il à Nazareth (Luc 4. 21).

Le Christ est l'aujourd'hui de Dieu. Et nous, pour le rejoindre nous n'avons qu'aujourd'hui entre nos mains. Le passé n'est plus entre nos mains et l'avenir est entre les mains de Dieu. La nostalgie d'hier ou le souci du lendemain, la distraction de la mémoire ou l'agitation des projets sont autant "d'absence" qui nous empêche de vivre le moment que Dieu nous offre.

Pour nous comme pour Jésus à Nazareth, chaque journée, chaque instant, condense le devenir de ce que nous sommes. "Donne-nous aujourd'hui le pain de ce jour," nous a-t-il demandé de répéter dans la prière que nous adressons à "Notre Père".

L'hymne à l'amour

Les auditeurs de Nazareth pensaient, sans doute, avoir la science du mystère du Messie et la connaissance de Dieu, grâce à l'écoute de l'Écriture et grâce aux commentaires rabbiniques. Ils ont sans doute une foi à transporter des montagnes, il leur manque de voir tout avec le regard même de l'amour de Dieu.

L'hymne à l'amour est un moment d'élan lyrique où les profondeurs de la vie spirituelle de l'Apôtre s'expriment : "J'aurais beau..." Il met tous les rêves de l'homme à la première personne parce qu'ils sont

tout autant les siens. Dans le même temps, il s'efface devant l'amour qui ne fait pas de bruit. Il ne parle alors qu'à la troisième personne.

C'est une grande leçon de réalisme. Il est facile de reconnaître les dons de la grâce. Mais c'est insuffisant car il s'agit d'évaluer au critère de leur charge d'amour et non de leur seule mise en œuvre pragmatique. La communauté de Corinthe était enthousiaste et se laissait emporter par des manifestations spirituelles nombreuses. Faut-il se féliciter de la profusion de ces dons de la grâce de Dieu (saint Paul dit en grec "charismaton") ou de leur utilité au service de l'amour mutuel (et saint Paul se sert alors du terme de "diaconion").

Saint Paul parle : service de la diaconie (1ère Cor. 13. 3). Et c'est au travers de la diaconie que doit se lire toute l'hymne paulinienne. Diaconie au service de Dieu, diaconie au service de nos frères. Notre devenir est de rejoindre Dieu qui est l'Amour et la Vie. Il sera un temps où cesseront les "charismes" dans l'inachèvement de nos entreprises. Lorsque tout s'épuise et disparaît, il reste l'amour qui est la rencontre "face à face" de Dieu et de l'homme pour notre divinisation.

L'amour ne passera jamais parce qu'il est l'être même de Dieu. C'est la seule réalité. Il doit devenir la nôtre. Tout le reste ne nous est donné que pour un temps et pour une mission précise. "Qui peut nous séparer de l'amour que Dieu nous porte en Jésus Christ !" (Romains 8. 35)

"Accorde-nous, Seigneur, de pouvoir t'adorer sans partage et d'avoir pour tout homme une vraie charité." (Prière d'ouverture de ce dimanche)